



RENAULT – RANALDI Geneviève

## Témoignage de la vie d'Avernes et du Vésinet

J'avais deux ans lorsque ma mère est décédée des suites d'une mastoïdite, en novembre 1927. Mon père, mécanicien sur l'ouest Saint-Lazare, depuis 1903, « orpheliné » sitôt employé aux chemins de fer, avait eu le pied gelé et coupé suite à la guerre de 14/18 et, de ce fait, avait eu un poste de chauffeur. Il m'emmenait partout dans la famille, mais c'est à l'ONCF qu'il a trouvé ma maison.

Je suis donc arrivée à Avernes en 1929. Je venais de Pont-l'Evêque, accompagnée de mon père et de ma sœur. Nous avons été reçus par les directeurs M. et Mme Degrange. J'ai grandi un peu et je suis allée à la classe maternelle dirigée par leur fille Camille. Après l'école, nous faisons de la danse, du chant et des saynètes. La journée commençait à 6H30. Après une toilette sommaire, la literie était mise à découvert au pied du lit où chaque enfant avait un coffre de bois pour ranger ses effets personnels. Ensuite, à 7h30, on allait au réfectoire pour le petit déjeuner : soupe au lait et pain à volonté avant de sortir dans la cour à 8h00 pour rejoindre l'école. A chaque repas, les directeurs venaient dans le réfectoire, tous les enfants se levaient une minute. En 1929, les instituteurs étaient M. et Mme Chabot pour les classes jusqu'au certificat. C'était comme dans toutes les écoles : cours, récréation, deux heures pour déjeuner puis, l'après-midi, goûte à 16h30 et l'étude à 17h. Ensuite, les surveillants nous faisaient réviser nos leçons et nous dînions à 19h. A 20h30, en route vers les dortoirs où la toilette se faisait le soir. L'été, le coucher était à 21h. Au goûter, nous recevions du pain et du chocolat et l'été de la boisson fraîche. Pâques déterminait la saison d'été et la rentrée d'octobre l'hiver. Les jeudis, il y avait quelques corvées : chaussures, chaussettes à réviser et à réparer. L'après-midi, un moment était consacré à la correspondance aux parents et à la famille. Les administrateurs, monsieur Jaux et monsieur Dubois, venaient souvent le jeudi ou le dimanche. Dès leur arrivée, les enfants s'élançaient à leur rencontre.

En 1932 ou 1933, j'ai vu arriver à la direction le couple Lazzari, avec leur fille Micheline. M.Lazzari venait de l'EDF. Il était le camarade de Marcel Paul, devenu ministre à la Libération, en 1945. Avec leur arrivée, la vie continue son cours, pourtant, c'est l'activité est un peu plus forte : gymnastique le matin, atelier de menuiserie pour les grands garçons et petits travaux de couture, broderie, préparation d'ouvrages pour la fête de juillet pour les filles. De belles choses

sont faites, et quelques pièces sont mises en loterie. Pendant les loisirs, il y avait aussi le cinéma muet : Laurel et Hardy, Charlot et Buster Keaton. J'ai vu ces films à 7-8 ans. M. Lazzari était souvent présent dans le grand parc d'Avernes. Il aimait parler avec nous et même dire des blagues.

Nos nouveaux instituteurs, M. et Mme Blot sont arrivés dans la même période. C'était un couple jeune et dynamique. M. Blot tapait dans le ballon avec l'équipe des garçons et Mme Blot, d'allure rigide, aimait rire. Quel bon sourire ! M. Blot nous a appris à faire les mots croisés après la période du certificat d'étude. C'était une découverte bien agréable. Au moment des récréations, les agrès étaient en activité : portique, trapèze, corde lisse, corde à nœuds, barre fixe et le haut du portique étaient occupés. J'aimais les barres parallèles. Lorsque je faisais des fautes d'orthographe, M. Blot, moqueur, me secouait en me disant : « Alors ma renaude, tu fatigues, allons, allons ! ». La suprême récompense, lorsqu'on était reçue au certificat, c'était l'inscription sur le grand tableau, en lettres rondes, de tous les noms depuis des années. Ensuite, le soir du certificat, on partageait le repas avec M. et Mme Blot. Il faut dire aussi qu'il y avait une distribution de prix, couronnes de laurier et livres pour chacun, du premier au dernier, pour toutes les classes. La cérémonie se passait dans le grand bois avec estrade, instituteurs, directeurs et personnel réunis. Quelle fête ! Nous avions les bras chargés de livres et de fleurs, puisqu'il y avait le beau temps et les fleurs d'été.

Après les prix, il y avait de la grande fête de juillet. Les cheminots venaient de toutes les régions. Nous allions avec la fanfare jusqu'à la gare, en traversant le village d'Avernes, tous bien habillés et chantant « L'Internationale » ou « La Jeune Garde ». Il y avait un petit dessert plus sucré ce jour-là. Les cheminots venaient nous voir au réfectoire, et il y avait l'heure de la visite pour les cheminots désirant visiter les locaux.

Les préparations des fêtes se faisaient toute l'année, nous étions invités chez les cheminots. Je me souviens des séjours à la Roche Migennes. Au Mans, j'ai été accueillie par M. et Mme Ruault qui, durant mon séjour, m'ont bien gâtée. J'étais très jeune mais le monsieur m'a parlé des communistes et des socialistes. Lui était socialiste. Je suis repartie de chez eux avec une garde-robe neuve. J'ai aussi gardé des souvenirs ensoleillés et chaleureux de La Bocca où la fête s'est déroulée sous un chapiteau. Je me souviens que ces personnes voulaient me garder, mais j'avais encore papa. Nous avons aussi été reçus par les cheminots de Portes- lès-Valence. La préparation de ces voyages se faisait pour nous comme des artistes ! Les cheminots organisaient très bien

tout ça. Sitôt arrivés à destination, le responsable avait la liste des enfants et des cheminots qui devaient les recevoir durant le séjour.

La vie s'écoulait, tranquille. Nous avions l'écho des événements extérieurs par la radio. Souvent, le soir, le poste, installé dans la grande salle (de rythmique), à côté de la classe maternelle, était allumé. Dans cette pièce, il y avait aussi un piano et une bibliothèque.

Les petits enfants espagnols sont arrivés, il me semble, vers 1936. Ils étaient 25-30 enfants. Pour les loger, la direction avait aménagé la grande verrière située au fond du grand verger. Ils étaient accompagnés de deux monitrices, Pia et Dolorès. Les cheminots espagnols avaient envoyé un wagon d'oranges et un wagon de tissus. Nous avons fait une cure d'oranges, rien ne devait se perdre. Nous avons été gâtés, et ce qui restait s'est transformé en confiture. En 1936, les échos des grèves, des mouvements ouvriers venaient à nos oreilles. En 1937, je passe mon certificat d'études à Marines, le chef-lieu du canton. En 1938, M. Dubois nous fait savoir, à Jean Herbault, Georges Cappe, Ginette Lacroix et moi-même, que l'Allemagne nazie est entrée en Tchécoslovaquie. Il prévoit la guerre dans les mois à venir. Je me souviens bien de l'endroit et du sérieux de M. Dubois pour nous annoncer cet événement.

En 1938, j'arrive au Vésinet avec les grands. Le changement est radical. M. et Mme Jaux en étaient les directeurs. Inscrites à l'école de Saint-Germain-en-Laye, Ginette Lacroix et moi partions à l'école, en prenant le train à la gare du Vésinet, à 20 minutes de la maison. Le rythme de vie s'accélère. La maison est mixte, avec 15 garçons et 15 filles. Les garçons étaient apprentis en menuiserie à l'école SNCF de Bezons, en mécanique ou en serrurerie. Les jeunes filles allaient en couture, en comptabilité ou en secrétariat comme apprenties. Chacun s'organisait pour assurer sa journée suivant les heures d'embauche ou d'école, sous l'œil de la direction. Chacun participait aux tâches ménagères, le ménage était fait à fonds chaque semaine. Mademoiselle Jaux, la fille des directeurs, organisait le groupe de danse et de gymnastique, le GAO. Nous nous rendions dans des soirées de la région parisienne. Le dimanche, nous recevions un petit pécule, tout juste suffisant pour payer nos timbres.

En 1939, lors de la déclaration de guerre, chacun se trouvait en vacances. A la rentrée, les orphelins de père ou de mère n'ont pas rejoint le foyer. Nous nous sommes retrouvés entre orphelins de père et de mère, et ce fut un retour tragique : ma camarade, Ginette Lacroix, était restée chez elle.

*Après l'épisode de quatre mois dans le Gers (voir « Vers des lendemains qui chantent »), la vie reprend au Vésinet.*

L'administration, la gestion et la vie du Vésinet était gérées par Mme Lazzari. Les restrictions sont arrivées, le pain pesé chaque jour, le chauffage réduit, on se tenait dans une pièce. M. Dubois, demeurant au Pecq, venait sur son vélo presque chaque jour. Monsieur Jaux venait très rarement. Nous avons tout de même organisé une soirée bretonne en invitant les voisins. Cette petite soirée nous a occupés une partie de janvier 1941 : un peu de gaieté dans l'atmosphère. Le bombardement de mars 1941, par l'aviation anglaise, fut éprouvant : fusées éclairantes et DCA toute la nuit. Au matin, il pleuvait dans la maison.

En 1942, je suis sortie de l'école avec examens réussis et j'ai été embauchée, le 14 août 1942, dans une compagnie d'assurance. C'est au travail que j'ai trouvé les filières de personnes engagées dans la Résistance. Cela s'est fait, sans recherches, ce doit être l'instinct. Plus tard, j'ai travaillé avec une femme correspondant avec Lyon. Au bout d'un an de travail, j'ai quitté le Vésinet pour aller chez une grand-tante à Paris. Je gagnais ma vie, je me sentais libre.

Geneviève Renault-Ranaldi, pupille de 1929 à 1942